



Jacques Binet

industrialisation et sociétés africaines

L'Afrique Noire se trouve profondément transformée par l'industrie. Quel homme nouveau, quel type de société s'engendrent aujourd'hui ? Il faut s'en aviser sans retard.

DÉPUIS cinquante ans, il est de bon ton de déplorer le phénomène de détribalisation. L'individu qui vivait dans une société tribale s'en trouve détaché sous l'influence de causes diverses : urbanisation qui attire des hommes jeunes loin de leur famille, atmosphère de liberté individuelle qui imprègne toute la civilisation occidentale et corrode les structures sociales traditionnelles.

Les faits économiques jouent aussi un rôle important. L'économie de marché pénètre là où régnait l'économie de subsistance. Une économie capitaliste et libérale se répand dans des activités jusque là réglementées. Pour sortir d'une pauvreté que les nouveaux courants d'échanges rendent plus évidente, on industrialise. Il n'y a plus deux secteurs juxtaposés, l'un moderne, l'autre traditionnel, reliés seulement par la vente de quelques produits ; toute la vie locale se trouve transformée.

Les conséquences de l'industrialisation peuvent être envisagées sous deux aspects : d'abord des hommes sont sortis de leur milieu traditionnel, ce qui correspond, au sens strict des mots, à la détribalisation ; puis ils forment un milieu nouveau, et c'est la restructuration. Examinons ces deux termes.

SORTIE DU MILIEU ANCIEN

La carte des populations se transforme

Du simple point de vue matériel, l'industrialisation se traduit par la transformation de la carte des populations. Une répartition nouvelle des noyaux de densité et des courants de peuples est à envisager. Les réseaux

Fonds Documentaire

N° : 102390

Cote : B

Date : 1 FEVR. 1983

49

2390

B

de voies de communication seront-ils suffisants ; seront-ils orientés conformément aux besoins nouveaux ? La question se pose lorsque des centres industriels s'installent dans des lieux encore non équipés : en Guinée, il a fallu construire plusieurs centaines de kilomètres de route et de chemin de fer pour desservir les usines d'alumine de Fria. Elle est aussi à résoudre lorsque l'industrie s'implante dans des zones déjà outillées : la croissance de Dakar, de Conakry ou de Douala, oblige à améliorer les liaisons entre ces ports et l'arrière-pays. La création de nouvelles liaisons pourra faire surgir des problèmes politiques. Les frontières, en effet, couperont parfois ces nouveaux courants humains.

Prenons des exemples antérieurs à l'industrialisation, mais liés à l'activation de l'économie par la production de denrées exportables. De Haute-Volta, des travailleurs, migrants temporaires ou définitifs, vont vers les terres à cacao de Côte-d'Ivoire ; du Soudan ou de Guinée, des dizaines de milliers de navetanes partent cultiver les arachides au Sénégal. En augmentant les besoins de main-d'œuvre, l'industrialisation accroîtrait ces courants, rendrait nécessaire des accords frontaliers et nouerait ainsi des liens nouveaux entre les différents Etats.

L'histoire du développement industriel en Europe ou en Amérique permet de supposer que l'industrie amènera une croissance de la concentration urbaine. Des villes, ou plutôt des zones urbaines énormes, matérialisent sur la carte l'implantation de l'industrie. Augmentation globale du taux d'urbanisation, mais surtout développement de certaines villes privilégiées avec diminution, au moins proportionnelle, de l'importance des autres.

La vie citadine favorise probablement un progrès des cultures humaines. Les villes ont toujours été les matrices où sont nées les civilisations. Mais le gigantisme des agglomérations engendrées par l'ère industrielle pose mille problèmes. L'architecte constate que, au-delà d'une certaine superficie, l'extension des réseaux de voirie, d'égoût, d'eau, d'électricité, est plus coûteuse que la création d'un nouveau réseau complet. L'économiste signale que le coût de la vie se trouve majoré. L'hygiéniste déplore l'insalubrité de toute agglomération urbaine, même la mieux conçue : en Afrique, dès à présent, la tuberculose est la maladie urbaine, par excellence, et l'on peut redouter son développement avec la croissance des villes. En outre, au-delà d'un certain seuil, la concentration urbaine semble étouffer l'homme : il ne peut s'épanouir que dans des collectivités à son échelle.

Dès lors, n'est-il pas possible d'imaginer en Afrique une répartition nuancée des entreprises industrielles, telle qu'un grand nombre de centres soient vitalisés, sans créer des villes tentaculaires ?

Le mouvement d'urbanisation ainsi déclenché est-il réversible ? La population qui a été attirée par la ville est-elle susceptible de retourner à la campagne si une évolution économique — crise industrielle ou plus-value de produits agricoles — l'exige ? Rien n'est moins certain (1).

Dans l'état actuel des techniques, ces courants humains et ces points

(1) D'une étude, faite à Brazzaville, il ressort que, au cours des trois années 1955, 1956, 1957 et malgré la gratuité des voyages, il n'a pas été possible de rapatrier, en tout, plus de 300 chômeurs dans leur village d'origine. Au contraire, chaque famille installée à Brazzaville est une sorte de tête de pont pour le reste des parents du village, qu'elle est prête à appeler dès qu'une possibilité se présentera. (Cf. DEVAUGES, Rapport ronéotypé ORSTOM 1959).

de concentration semblent faire glisser vers la mer le centre de gravité du continent africain. Les ports prennent une importance chaque jour plus grande.

Afflux de main-d'œuvre signifie déplacement d'hommes jeunes, souvent célibataires : les mariages n'en seront-ils pas retardés ? la natalité diminuée ? Dans les temps anciens, d'autres facteurs agissaient dans le même sens : des rites d'initiation imposaient aux jeunes gens de longues retraites ; des obligations civiques, religieuses ou militaires interdisaient les mariages précoces.

Au Cameroun, le témoignage des anciens est formel, et une étude des registres de mariage le confirme : il y a 20 ans, 75 % des hommes se mariaient après 35 ans. Actuellement, 50 % des mariés ont moins de 35 ans. Certes, beaucoup de mariages ne sont pas enregistrés à l'état civil, mais rien ne permet de penser que la catégorie d'âge incite, ou ait incité, à accepter ou à fuir l'inscription.

Certains estiment que, lorsque les jeunes hommes émigrent, on observe un renforcement de la polygamie : les vieux restés seuls dans les villages accaparent les femmes. Tout ce qui facilitera le mariage des ouvriers, aidera à éviter une aussi fâcheuse évolution.

Bouleversement du régime alimentaire

Le dépaysement engendrera un bouleversement du régime alimentaire. La cuisine africaine est compliquée et longue à préparer : aliments bouillis, puis pilés, sauces longuement revenues où sont incorporés des éléments très divers. Un plat camerounais est constitué de pépins de graines de courges décortiqués, bouillis et écrasés : délectable mais combien long à préparer ! Tout est cuit sur un foyer très primitif, un feu de bois : impossible à un homme, disposant d'un temps limité, de faire une telle cuisine. Très fréquemment les ouvriers achètent des nourritures toutes préparées : beignets, bananes cuites.

Des produits nouveaux se répandent : pain, conserves, nescafé, lait condensé. Même les restaurants et les ménagères qui préparent une nourriture plus africaine emploient maintenant la viande et le poisson ; la sauce tomate en boîte est le condiment quotidien ; de plus en plus le riz remplace les diverses céréales et tubercules. Nourriture plus riche mais moins variée.

Le nutritionniste étudiera ces transformations, mais l'économiste a aussi son mot à dire. Les importations deviennent nécessaires. La clientèle s'habitue à un type nouveau d'alimentation dont elle ne peut plus se passer. La balance des comptes voit son équilibre modifié : il faut importer des farines d'Europe ou d'Amérique, des sardines du Maroc, du corned beef de France et du stockfish de Norvège.

L'équilibre nerveux

La concentration urbaine engendre la fatigue nerveuse. Des facteurs nouveaux d'excitation se présentent en nombre : bruits, mouvements, couleurs s'emparent des sens. Idées et faits nouveaux sont colportés, discutés. L'esprit, la mémoire, la sensibilité en sont affectés. L'attention, sollicitée, ne doit cependant pas se disperser : dans la rue, à l'atelier, une distraction peut être fatale ; la maîtrise des réflexes et des gestes est nécessaire.

L'ouvrier africain devra faire face à une dépense nerveuse importante. En Europe ou en Amérique ce surmenage amène, semble-t-il, des traumatismes ; mis à part les cas d'origine alcoolique, les maladies psychiatriques sont plus nombreuses parmi les citadins que parmi les ruraux. Aucune documentation cohérente n'existe pour l'Afrique où les centres de traitement de maladies mentales sont très rares. Cependant, au dire des experts, le dépaysement, la vie citadine, l'adaptation aux rythmes modernes de la vie et de la production peuvent avoir des conséquences sanitaires fâcheuses (2).

A une dépense nerveuse plus forte, une alimentation différente devra apporter une contrepartie. Des besoins nouveaux de confort naîtront probablement, qui permettront un repos plus réparateur : depuis 5 ans les matelas et oreillers sont d'usage courant dans les villes africaines (3).

Notre culture classique nous amène souvent à penser que le paysan devenu citadin souffre de se voir coupé d'un milieu familial, accueillant, d'un cadre auquel il est sentimentalement attaché par des liens personnels et vivants. Rompre ces liens n'est-ce pas mutiler l'homme, lui infliger une souffrance, un « trauma », comme disent les psychanalystes. Peut-être ces principes renferment-ils une part de vérité durable dans la psychologie européenne. Il n'est pas prouvé que l'Africain y soit sensible ; dans la plupart des cas, en effet, les migrations sont récentes et la population est rarement aussi solidement enracinée que dans la vieille Europe.

D'autre part, l'Africain avait devant la nature une certaine timidité. Collines et forêts ne sont pas d'agrestes refuges : des animaux féroces y vivent, des forces mystérieuses, des divinités, des esprits s'y dissimulent. Nous voilà loin des Bucoliques. Si donc l'urbanisation peut avoir des effets nocifs psychologiquement, sur le système nerveux en particulier, il est peu probable qu'elle apparaisse comme une contrainte fâcheuse et que l'individu se sente mutilé ou étouffé parce que séparé de la brousse.

La perte des savoirs

La séparation d'avec les métiers de la terre n'est-elle pas plus tragique ? Elle entraîne la perte de connaissances et de techniques qui représentent, pour l'humanité, un capital irremplaçable. Songeons à ce que notre science pharmaceutique doit aux pharmacopées traditionnelles : curare, connessine, ou chalmoogra ont été découverts par des civilisations pré-industrielles ; l'étude scientifique a pu ensuite préciser, mesurer et expliquer ce qui avait été pressenti.

Des Ewondos du Cameroun, devenus planteurs de cacao, m'ont dit déjà qu'ils ne connaissaient plus les plantes sauvages autrefois récoltées par leurs ancêtres dans les moments de disette. Si leurs fils deviennent ouvriers d'usine, leur savoir botanique diminuera encore. Des lambeaux du patrimoine culturel de l'humanité risquent de tomber dans l'oubli. De toute urgence, il faut y intéresser le public africain et faire passer dans le domaine scientifique ce

(2) Réunion de spécialistes de la santé mentale C.C.T.A., mars 1958.

(3) On dénonce parfois en Europe ou en Amérique les rythmes de la vie industrielle qui négligent les cycles saisonniers, les cadences rapides du travail. En Afrique, les différences saisonnières étant moins marquées, le bouleversement sans doute sera moindre.

qui est encore empirisme grossier ; écoles, associations culturelles ont ici un rôle à jouer.

Le passage à la civilisation industrielle va également condamner l'artisanat traditionnel : dès que ses moyens le lui permettent, le client préfère les bols émaillés légers et solides aux poteries locales, les hachettes importées aux couteaux forgés dans le village. Révolution normale puisque les objets s'imposent par leur qualité. Les styles décoratifs se transforment au contact des produits importés : dans la traditionnelle Afrique, les couleurs pures sont rares tandis que l'Europe introduit des couleurs magnifiques : tissus, faïences émaillées, papiers ou affiches offrent au regard des rouges, des bleus, des blancs éclatants. Le goût s'y adapte. On peut présager un recul de l'art local ; mais en Afrique les œuvres d'art ne sont jamais conçues et réalisées pour la délectation esthétique pure ; elles sont d'une autre utilité, religieuse ou magique.

Nouvelle économie familiale

Devenu ouvrier, l'Africain perd son ancien métier d'agriculteur ; évolution fâcheuse non pas sur le plan technique, mais sur le plan sociologique et économique.

Dans l'économie villageoise, hommes et femmes ont un rôle clairement déterminé ; les femmes sèment, récoltent et ont des droits sur certains produits. Dans la vie industrielle, l'homme recevra son salaire ; en fera-t-il profiter sa famille ? La femme cultive quelques champs et vend ses récoltes ; trouvera-t-elle d'autres possibilités de gagner un peu d'argent ? Le problème est particulièrement grave pour les femmes non mariées, très jeunes ou vieilles, qui se trouvent réduites à la charité.

Jusqu'à présent, il n'était pas normal que le mari apporte ses gains à la maison et subvienne ainsi à l'entretien courant. Il est rare en effet que les aliments de base soient achetés ; l'essentiel est fourni par les champs familiaux. Le chef de famille distribue périodiquement céréales et arachides, à moins que les femmes ne soient responsables de tout ce qui est stocké. Le produit des ventes est consacré à des acquisitions un peu extraordinaires (condiments, vêtements, bijoux, etc.).

Même aujourd'hui, dans les villes, il est rare qu'un travailleur confie à son épouse toute sa paie : il lui donne seulement une somme forfaitaire pour faire vivre la famille. Mais dans ces conditions l'entretien d'une épouse coûte, alors que, traditionnellement, la femme apportait à la famille une grande partie de ce dont elle avait besoin. La polygamie devient pour les citadins une lourde charge. Certains salariés croient résoudre le problème en conservant une femme en ville et en confiant aux autres, en brousse, la gestion d'une exploitation agricole. Économiquement, la solution est viable. Le ménage polygamique se transforme en entreprise à succursales : la tendance est générale chez les Africains d'utiliser les cadres du droit familial pour l'organisation de leur économie. Il en est ainsi chez les maraîchers de Kindia (Guinée) : le travail agricole est fait par le mari ; une femme prépare la nourriture et effectue des ventes sur place ; une autre épouse résidant à Conakry réceptionne chaque jour les colis et en assure la vente. Tous les mois elle revient au foyer pour rendre des comptes ; une rotation, au besoin, est organisée... Le système est traditionnel ; il a été utilisé jusque

dans le domaine politique par les Mendés de Sierra Leone : des chefs confient la responsabilité de villes nouvellement fondées à l'une ou l'autre de leurs femmes, qui réintègrent le foyer conjugal quand la nouvelle cité est bien établie.

De telles pratiques risquent de dissocier les foyers polygamiques. Les femmes acceptent la polygamie parce qu'elle permet de répartir sur plusieurs les fatigues inhérentes à l'entretien d'une famille. Une telle division du travail ne le permet plus, pas plus qu'elle ne procure l'atmosphère de camaraderie, d'entraide et de gaieté appréciée par les femmes. Les épouses exilées dans un village lointain auront l'impression d'une exploitation véritable.

Les femmes vont donc se trouver plus étroitement sous la dépendance de leur mari, à moins qu'elles ne découvrent de nouvelles occasions d'indépendance économique : petit commerce, travaux artisanaux (teinture, couture peuvent leur en fournir). Sauront-elles alors mettre leurs gains dans la bourse commune ? D'une enquête parmi les chômeurs de Brazzaville, il ressort que les femmes âgées participent assez souvent (60 à 70 % des cas) à la vie économique des ménages, mais les jeunes ne le font que dans 13 % des cas. « L'émancipation, l'agressivité latente des femmes à l'égard des hommes jouent certainement un rôle dans ce refus de coopérer » (4).

Un autre homme

Le monde limité du paysan africain était facile à appréhender : l'auto-consommation se complétait par un système d'échanges à l'intérieur de la collectivité villageoise ou cantonale ; le commerce à longue distance n'intervenait que pour un nombre restreint de denrées. Mais déjà le planteur africain de cacao ou de café est pris dans un système économique qu'il ne connaît pas : le prix de ses produits est commandé par l'évolution de la production ou de la consommation dans des pays lointains. Le producteur de palmistes vend une denrée dont il ne sait à quoi elle sert.

L'ouvrier d'une industrie moderne vit dans un espace dilaté. Une grève, une invention, une crise économique en un point de la planète l'affecte. Monde complexe, où sont mis en œuvre des procédés compliqués et souvent incompréhensibles : l'ouvrier n'en souffrira-t-il pas ? Il se sentira humilié et pensera être le jouet de forces inconnues. Une difficulté survient-elle — malaise ou crise —, n'en comprenant pas les causes, il va rejeter toute la responsabilité sur un ennemi mystérieux. Pour redonner à l'Africain industrialisé sa dignité, pour éviter le transfert sur un bouc émissaire quelconque, il faudra mettre à sa disposition une formation économique et technique.

L'ignorance ne risque-t-elle pas d'engendrer une tendance à penser au rebours de l'esprit scientifique : en utilisant des machines dont on ne comprend pas le fonctionnement, on perd toute curiosité à leur égard. Un retour à l'esprit magique n'est-il pas à craindre ? C'est, au fond, la même attitude : pour atteindre un résultat, le magicien accomplit des actes sans savoir par quel processus ils sont efficaces. Souvent même, il lui est interdit, sous peine d'impiété, de chercher le sens de ses gestes.

(4) DEVAUGES, *op. cit.*

Mais, dira-t-on, il est contradictoire d'imaginer un développement de la magie corrélatif à une implantation de techniques scientifiques. Objection faible, si l'on songe à la poussée actuelle de l'occultisme dans les grandes villes occidentales. Et peut-être faudrait-il envisager sous cet angle les symptômes de mentalité magique signalés dans les villes africaines. Face à un monde compliqué et incompréhensible, ignorants des causes et dénués de moyens d'interventions, les hommes préfèrent s'en remettre à des messianismes quelconques, attendre des miracles, agir par la magie. Ici encore une meilleure connaissance du monde nouveau s'avère indispensable.

Quittant la terre, le travailleur se sépare du groupe humain où il avait toujours vécu. Arrivé en ville, livré à lui-même, il doit se débrouiller pour pourvoir à ses besoins, se loger, se nourrir... En fait, pour lui, c'est rarement la solitude comme la connaît le petit bourgeois européen ; attiré par des relations, des parents ou des amis, il s'installe auprès d'eux et ces conditions de logement s'accompagnent toujours d'une grande promiscuité.

Cependant les contraintes sont moins pesantes qu'au village : l'individu se sent libéré. Libéré en droit, car il acquiert des biens que la coutume n'avait pas prévu, par des moyens nouveaux. Il est amené à trancher par lui-même. Il échappe à la tutelle de son chef de famille. Nul ne connaît ses gains et ne peut les saisir. L'homme devient financièrement indépendant, peut régler sa vie, se marier à son gré. Cet affranchissement joue un rôle considérable à Brazzaville.

Au village, le départ des jeunes hommes bouleverse les conditions de vie. Les conséquences culturelles sont graves : la communication des traditions devient impossible. Les nécessités de la vie scolaire sont incompatibles avec les rites d'initiation, surtout chez les peuples où les périodes de retraites étaient longues. Presque partout on constate que la circoncision intervient plus tôt, avant l'entrée à l'école. Elle n'est plus accompagnée des épreuves qui la complétaient jadis : les jeunes gens n'ont pas le temps de recevoir l'éducation civique, religieuse et technique, traditionnelle. La transmission des secrets va se trouver interrompue.

Dans le creuset de la vie industrielle, mélangé à des hommes de toutes appartenances ethniques, le travailleur perdra sa culture originale : le Baga ne se souviendra plus des masques admirables sculptés par ses ancêtres, le Peul oubliera le génie poétique de sa langue : du mélange de tous naîtra un type moyen de Guinée, sans originalité, ni passé.

Coupée de son cadre, des métiers qui lui étaient familiers, la population ouvrière est menacée de perdre ses croyances et le substrat métaphysique sur lequel reposait sa civilisation. Nous commençons seulement à avoir sur les cosmogonies et sur les religions africaines des vues d'ensemble, et à pouvoir imaginer la philosophie de ces peuples, philosophie généralement inexprimée ; il faut la reconstituer à partir de mythes, de gestes, comme on lit le filigrane d'un papier par transparence. Quoi d'étonnant : les Africains n'aiment pas abstraire et un système philosophique est le résultat d'abstraction. L'Afrique, en outre, est ésotérique : l'accès au savoir y est mesuré selon une stricte hiérarchie, et rares sont les privilégiés qui abordent la connaissance totale.

Tandis que la métaphysique occidentale chrétienne a été fondée sur

un concept fondamental plutôt statique de l'être, les philosophies africaines accordent une grande place à l'idée de force. « Pour les Bantous, écrit le P. Tempels, la notion de force est liée essentiellement à toute notion d'être... l'être est force. La conception (européenne) d'êtres distincts se trouvant côte à côte, totalement indépendants les uns des autres, est étrangère à la pensée bantoue. Pour elle, les créatures gardent entre elles un lien, un rapport ontologique intime, comparable au lien de causalité qui relie la créature au créateur. Pour les Bantous il existe une interaction d'être à être : c'est-à-dire de force à force... ». M. Griaule et toute son école insistent également sur la force vitale, son accroissement et sa redistribution.

Telle est l'importance de l'idée de force et de l'idée de communion. Le paysan émigré, devenu citoyen, va-t-il trouver des possibilités de communion ? Le cadre urbain l'éloigne des forces cosmiques. Il n'est plus en contact avec les forces de la nature, mais avec la traduction matérielle de ces forces, avec des objets fabriqués. Ne retrouve-t-on pas là justement l'étymologie du mot fétichisme ? Quant à la communion avec un groupe humain, l'expatrié s'en trouve privé, car le seul groupe auquel il puisse être profondément uni est celui qui lui est apparenté, par une parenté réelle ou mystique, celui précisément qu'il a quitté.

Les doctrines anciennes sont donc menacées, dans leur base même, par la vie industrielle. En outre, leurs modes d'expression ne correspondent plus à rien, car rites et gestes sacrés sont liés à la nature ou à la vie paysanne. Privées de symboles adéquats à la vie de l'homme, les croyances vont s'étioler. Les Africains en effet, n'ont pas traduit leurs conceptions en idées abstraites capables de survivre en n'importe quel milieu. Une pensée fondée sur des symboles s'écroule si ceux-ci perdent leur vie et leur sens : c'est ce qui se passe pour des paysans devenus ouvriers. Aiguë en Afrique où les rites ont un rôle essentiel dans la définition et la conception même des croyances, cette difficulté ne doit pas étonner les Occidentaux : toute notre liturgie chrétienne, parfaitement adaptée à un monde paysan, est beaucoup moins vivante pour des ouvriers citadins.

L'Africain devenu ouvrier risque donc de perdre les valeurs religieuses qui animaient sa vie, et jusqu'aux rudiments de philosophie qui lui permettaient d'expliquer le monde et d'y trouver place. Dans cette débâcle, rien ne résistera : plus d'art, car en ces régions la religion est le ressort essentiel de la création artistique véritable ; plus de contes ou de proverbes, qui sont monnayage d'une philosophie ; plus de légendes cosmographiques ou théologiques, dans un monde vidé de son sens religieux ; plus de légendes historiques non plus, car vénérer les ancêtres suppose que l'on vive encore de la vie qu'ils ont appréciée. L'Africain va donc se trouver seul au monde, privé de traditions.

Cet homme qui a perdu son passé n'apporte rien au trésor commun de l'humanité, hormis ses possibilités individuelles. S'il s'insère dans des civilisations qu'il n'a contribué ni à édifier, ni à enrichir, ne va-t-il pas avoir un sentiment de gêne et un ressentiment : il est humiliant de recevoir ; le sentiment confus d'avoir laissé sa culture propre s'effacer devant l'envahissement de la culture occidentale se développe. On peut craindre alors que mépris et haine ne paraissent à beaucoup comme les seuls moyens d'échapper à l'humiliation. D'où des réactions de colère.

Est-il possible de s'opposer à cette évolution en assurant aux hommes un nouvel équilibre intellectuel et affectif ? La partie ne sera gagnée que le jour où tous les peuples auront réalisé une synthèse nouvelle et personnelle entre les éléments empruntés et les éléments autochtones. Au moyen-âge, les peuples européens ont absorbé la culture antique et les valeurs chrétiennes pour élaborer, avec leurs éléments culturels propres, une civilisation nouvelle. De même, une civilisation mondiale véritable naîtra lorsque la culture scientifique occidentale, les valeurs religieuses et chrétiennes seront reprises selon les perspectives propres à chaque groupe.

Si l'industrialisation menace les cultures traditionnelles, il serait souhaitable qu'elle s'accompagne d'une intensification de recherches ethnographiques et folkloriques (5). Spectacles et journaux peuvent y contribuer avec toute la prudence qui s'impose dans les régions où les haines tribales ou raciales, encore vivantes, risqueraient d'y trouver un aliment. Les Africains, ayant réappris leur culture, devront ensuite effectuer un tri pour séparer le durable du périme, et incorporer dans une synthèse nouvelle les valeurs éternelles de leur civilisation. Seuls, ils peuvent réaliser ce travail. C'est au prix de cet effort de reconstruction qu'ils retrouveront leur équilibre et que la civilisation mondiale pourra s'enrichir d'un apport nouveau.

Tant que cette tâche ne sera pas entreprise, des institutions sacrées anciennes continueront à tomber dans l'oubli. On les croyait impérissables parce que basées sur la nature même de l'homme. Mais faute d'être fondées sur une philosophie capable de coexister avec le monde moderne, elles seront sapées, et le matérialisme s'étendra.

Le mariage en fournit un excellent exemple. Dans les perspectives claniques, avec, à l'arrière-plan, l'idée plus ou moins claire d'un culte d'ancêtres, de dieux de la fécondité, de participation à la création, il était normal de considérer le mariage comme sacré et d'attendre des époux qu'ils y sacrifient le libre épanouissement de leur personnalité. Aujourd'hui, l'homme escompte pour lui-même plutôt que pour sa famille une progéniture. Il veut s'enrichir du travail de ses épouses ou des compensations dotales versées pour ses filles. La civilisation basée sur l'idée de paternité disparaît, et la civilisation actuelle n'est pas encore fondée sur l'amour conjugal. L'ancienne famille étendue est morte, et la famille conjugale n'a aucun fondement dans la mentalité de la plupart des Africains. Aussi le mariage est-il menacé : divorce, union libre, adultère, excès de compensations dotales se multiplient.

RESTRUCTURATION

Incorporé à un monde industriel nouveau, il est vraisemblable que le travailleur y créera une société nouvelle. Déjà on voit certains traits se dessiner dans les villes africaines (6).

(5) L'Institut Français d'Afrique Noire a déjà essayé d'intéresser le public local à la culture africaine.

(6) Bien sûr il serait excessif de poser en principe que l'industrialisation et l'urbanisation sont invinciblement liées. Cependant, toute agglomération nouvelle, quelle que soit sa taille, aura les caractères de nouveauté, de non-traditionalisme, qui marquent les villes.

Nouveaux groupements sociaux

Dans un premier stade, lors de l'implantation d'une ville ou d'un centre industriel, tous les travailleurs sont célibataires : jeunes gens non encore mariés, ou hommes mariés venus seuls, leur famille restant au village (7). A Douala, New Bell, parmi les hommes de plus de 20 ans, on a relevé 42 % de célibataires et 54 % de mariés, et le nombre des célibataires reste élevé parmi les classes d'âge plus anciennes (21 % de célibataires parmi les hommes de 30 à 40 ans, 11 % parmi ceux de plus de 40 ans). Bien que les coutumes soient très défavorables aux femmes non mariées — dès la sortie de l'adolescence les femmes sont confiées à un époux et, en cas de veuvage ou de divorce, elles restent rarement seules —, 10 % des femmes de plus de 20 ans sont célibataires et 18 % sont veuves ou divorcées. La ville est donc le refuge des femmes en situation irrégulière.

Un certain nombre de femmes choisissent le célibat par goût de l'indépendance. Les hommes y sont en général contraints ; mais on rencontre aussi des hommes qui refusent de se marier. « La résistance fréquente des jeunes au mariage, pour ceux du moins qui ont un emploi, est partiellement une forme de leur opposition aux coutumes et aux vieux. Plutôt que d'être assaillis par des réclamations pressantes de la famille de la femme, beaucoup préfèrent le régime des fiançailles où chacun ne se doit qu'à lui-même » (8).

En face de cette atomisation du corps social on comprend l'importance que prend le mariage pour assurer l'insertion de l'individu dans son nouveau milieu. Le plus souvent, il s'agit d'une renaissance du milieu traditionnel ; la coutume cependant se trouve modifiée ; diminution de pouvoir du chef de famille, resserrement du groupe familial : il ne se limite pas encore tout à fait au ménage mais compte un nombre bien plus réduit de pères, de neveux ou d'enfants mariés. La polygamie devient rare (9). Le choix des époux joue un rôle déterminant ; « passé un certain niveau culturel, c'est la coutume européenne du mariage d'inclination, par opposition au mariage imposé par la famille, qui est prise comme modèle ».

Une structure familiale se cherche ; elle pourrait être basée sur le mariage monogamique. C'est en ce sens que travaillent les chrétiens. Dans la plupart des villes existent des groupes de foyers où hommes et femmes étudient ensemble les exigences d'une vie conjugale librement choisie. Il est trop tôt encore pour porter un jugement sur les résultats de cet effort d'éducation.

Si l'on envisage des groupes sociaux plus étendus, la même tendance à un retour vers des cadres coutumiers modifiés se discerne. A l'intérieur de certains quartiers, une sorte de regroupement ethnique se dessine : autour de tel personnage installé depuis longtemps, parents, alliés, « frères de race » viennent s'établir. Mais l'homogénéité complète n'arrive pas à se faire : les

(7) DIZIAIN et CAMBON, *Etude sur la population du quartier New Bell*, ORSTOM, 1956.

(8) M. DEVAUGES, *op. cit.*

(9) Parmi l'échantillon sondé à Douala, il y a 78 % de monogames.

immigrés doivent tenir compte des emplacements déjà occupés et ne peuvent pas s'installer à leur guise. Loin du pays natal, d'ailleurs, des différences mineures s'effacent : des hommes parlant la même langue et habitués aux mêmes usages s'estiment frères, même si dans leur pays d'origine ils sont ressortissants de tribus différentes et parfois hostiles.

Ce n'est donc pas un tribalisme au sens strict qui se reformera dans la cité industrielle de demain, mais un cadre plus large. Heureusement, car les distinctions tribales s'accompagnent souvent d'incompréhension, de mépris, de haine. Jadis ce n'était pas grave : les groupes se mélangeaient peu et les occasions de querelles étaient rares. Aujourd'hui, dans n'importe quelle agglomération, les ethnies les plus diverses se côtoient chaque jour ; si elles n'apprenaient pas à se tolérer, à s'estimer réciproquement et à dépasser leur provincialisme étroit, les pires bagarres seraient à redouter.

Des partis politiques espèrent opérer cet élargissement en suscitant un idéal nationaliste. Mais l'entreprise est malaisée au milieu de peuples pour qui la nationalité n'est pas en relation avec le lieu d'habitat, mais avec les liens du sang. Au cours de l'histoire, tous les Etats qui se sont formés en Afrique avaient des frontières imprécises et mouvantes : Etats féodaux constitués par des hommes groupés autour du chef à qui ils sont liés, Etats claniques ou tribaux, formés d'hommes groupés autour de celui qui représente ou incarne l'ancêtre ; mais on ne rencontre à peu près jamais d'Etat territorial, constitué par des associations de voisins. Le droit coutumier est personnel et non territorial. Chaque homme se sent soumis en conscience à la loi qui régit son groupe, non à celle qui règne dans le lieu où il réside.

Dans ces conditions, il n'est pas facile de faire naître les sentiments d'une solidarité nationale à l'intérieur d'une frontière : le groupe social senti comme fraternel se limite au groupe tribal, ou s'étend à une catégorie d'hommes parlant la même langue, groupés autour de mêmes forces culturelles, réunis par des souvenirs, des légendes ou des mythes. A l'extrême, le sentiment de solidarité s'oriente vers la race noire dans sa totalité, restant encore imprégné d'une inspiration raciste.

Il faut sortir de ce difficile équilibre. Après avoir dominé les barrières des tribus, l'Afrique moderne, qui n'a pas été formée par le cloisonnement des frontières historiques entre Etats, ne doit pas s'arrêter à l'unité de la race noire ; elle doit s'efforcer d'atteindre la conscience d'une humanité totale englobant les diverses races.

Les jeunes républiques qui viennent de naître le sentent confusément : les mots de fédération ou de confédération y trouvent des résonances profondes ; l'idée de communauté correspond à une philosophie véritable. Au-delà des nations, au-delà des ensembles de même race, des groupements pluriraciaux ont un rôle à jouer pour atteindre cette unification.

On parvient à une conception analogue en considérant les groupes sociaux nés de la différenciation professionnelle. Une organisation économique moderne conduit à une spécialisation des métiers. Les vieilles barrières des castes disparaissent, mais des distinctions nouvelles se forment. Chaque profession a ses exigences d'instruction scolaire, et l'influence politique est en partie liée à l'instruction : les fonctionnaires sont nombreux dans les charges électives, actifs dans les groupements et comités. Des genres de vie sont

souvent modelés par les professions : la stabilité de la résidence est plus marquée chez les commerçants, les artisans, les employés de commerce que chez les fonctionnaires dont les affectations changent selon les nécessités du service. Ceux qui sont liés à des entreprises de type européen sont astreints à des horaires précis et peuvent difficilement s'absenter pour aller dans leurs villages d'origine faire des visites à la parenté, participer aux fêtes ou cérémonies. Parfois l'habitat est déterminé par la profession : les fonctionnaires sont souvent logés par l'administration qui les emploie. L'inégalité des revenus enfin amène une différence des conditions de vie.

Y a-t-il une spécialisation professionnelle par ethnie ? On a noté que le Dahomey fournissait à tout l'Ouest africain les cadres intellectuels (employés, fonctionnaires), tandis que le Sénégal donnait les cadres techniques (ouvriers spécialisés, contremaîtres). Mais n'est-ce pas par hasard ?

Les groupes professionnels ont tendance à vivre repliés sur eux-mêmes (10). Dans une certaine proportion, les fonctionnaires sont fils de fonctionnaires, épousent des filles de fonctionnaires, cependant que leurs frères ont embrassé des carrières analogues et que leurs amis sont choisis dans la même catégorie. Les artisans sont assez souvent fils d'artisans, les ouvriers spécialisés fils de manœuvres... Chaque catégorie forme un groupe relativement homogène où les individus se connaissent et s'apprécient : les amitiés nées d'une camaraderie de travail sont aussi nombreuses que celles nées de liens tribaux ou familiaux. Une nouvelle structure sociale est en gestation : la classe professionnelle. Les syndicats l'aideront probablement à se dégager.

L'industrie accentuera la différenciation sociale dans ce sens. Encore faut-il espérer qu'il n'en sortira pas une oligarchie jalouse de ses privilèges. Aujourd'hui la caste des fonctionnaires existe et détient les leviers les plus importants dans les Etats. Mais elle n'est pas assez nombreuse pour limiter la montée d'élites nouvelles issues du peuple. Il est souhaitable de maintenir cette fluidité sociale.

Différenciation sociale accrue ne signifie pas forcément accroissement des inégalités économiques et concentration des richesses. Actuellement les commerçants enrichis investissent le plus souvent leurs fonds en créant une nouvelle boutique dont ils confient la gérance à un parent : au lieu d'augmenter le nombre des « prolétaires » ils créent ainsi un nouveau capitaliste et concentrent en leurs mains non pas la richesse, mais le pouvoir qui permet aux chefs d'être entourés de nombreux alliés.

Continuera-t-il d'en être ainsi ? Dans les villes la présence de nombreux hébergés montre que les liens de solidarité restent forts et que les citoyens acceptent de sacrifier leur argent et leur bien-être pour aider un parent ou un compatriote gêné. Cependant, on constate que l'hospitalité devient un fardeau pour ceux qui l'offrent. Elle reste un devoir, mais c'est un devoir difficile à remplir. Le maintien des pratiques de solidarité serait essentiel pour éviter que la différenciation professionnelle n'engendre l'inégalité des conditions avec tout son cortège de jalousies et de haines. Mais ce n'est possible que dans la

(10) J. BINET, *Sociologie urbaine dans le Sud Cameroun*, Rapport ORSTOM, 1957.

mesure où les assistés s'efforceront de se passer du secours d'autrui et éviteront de devenir des parasites.

Certes, les groupes professionnels peuvent amener des clivages dangereux pour le corps social. Est-il possible de faire comprendre à tous qu'à travers les métiers les plus divers ils coopèrent au bien commun de l'ensemble de l'humanité ? Un espoir se dessine lorsque l'on constate que la paix peut régner sur des chantiers où des hommes appartenant aux ethnies les plus diverses travaillent coude à coude.

L'existence de liens de solidarité est nécessaire également pour les malades et les vieux. Dans la société clanique, ils étaient toujours pris en charge par une famille. Au contraire, dans une agglomération plus étendue, où tout coûte cher, où un homme, loin de tout parent, peut passer inaperçu dans la masse, le problème de l'assistance va se poser ; il se pose déjà pour les chômeurs. Certes l'Afrique rurale aussi connaît le sous-emploi, mais, comme toute société paysanne, elle peut le résorber par l'extension des emblavements, l'amélioration des façons culturales, la pratique de petits métiers accessoires. Il ne saurait en être de même en milieu urbain ; non pas que les citadins répugnent toujours aux travaux agricoles, mais les possibilités manquent. Décentraliser au maximum l'industrie serait donc souhaitable à ce point de vue. Sinon les problèmes d'assistance seront difficiles à résoudre : faute d'entraide familiale, ce serait à l'Etat de les régler.

Comportements et croyances

Déjà les anciens se plaignent d'une baisse de la moralité chez les jeunes. Le passage à l'ère industrielle, avec l'abandon des anciennes contraintes, s'accompagnera d'une transformation de la morale. Elle reposait sur l'obligation, sur la surveillance constante de la collectivité. Maintenant l'individu est libre. Saura-t-il dominer cette liberté et se soumettre librement à certaines règles ? L'importance de la délinquance dans les milieux urbains est inquiétante.

Les groupes nouveaux pourront peut-être relayer les anciens dans leur rôle d'encadrement des individus. Certes, un groupe professionnel ou syndical contrôlant la moralité de ses membres nous paraît attenter au respect de la vie privée ; mais rappelons-nous les règlements des associations compagnonniques du XIX^e siècle : des sanctions y sont prévues pour des fautes morales ou pour des actes de mauvaise éducation... Déjà des articles de ce genre figurent dans des règlements d'associations africaines. Escompter la renaissance d'une morale sociale n'est donc pas inepte.

Un milieu dominé par les techniques et les réalisations scientifiques engendrera sans doute une intensification de la vie intellectuelle et du raisonnement. Si la civilisation traditionnelle africaine est basée sur l'intuition, ou l'émotion, comme le dit Senghor, la civilisation de demain sera davantage marquée par le rationalisme. Fondement de la morale nouvelle, ce rationalisme, comme il l'a fait en Europe au XVIII^e et au XIX^e siècles, risquera de saper les croyances religieuses dans la forme où elles étaient présentées par les mythes, les cosmogonies et les rituels antiques.

Souvent on déplore le comportement peu rationnel de certains ouvriers africains : ils se contentent d'explications sans valeur ; la croyance en des

forces obscures, utilisables par la magie, reste en eux sous-jacente. Cependant, avec la vie professionnelle, la scolarisation, les outils culturels que sont la presse, le cinéma ou la radio, des progrès s'opèrent. En recherchant à expliquer tout ce qui le frappe, l'homme lutte contre le mystère et s'efforce de le faire reculer. Ce recul du mystère entraînera-t-il un recul du sacré ? Mais le sacré qui repose sur l'ignorance, n'est-il pas un faux sacré ? Le remède à cette « désacralisation » ne serait-il pas une connaissance plus profonde, permettant de percevoir à nouveau les limites du mystère, une contemplation de la création, des dons et de l'amour qui s'y devine.

Conséquences plus graves peut-être du rationalisme : tout se trouve susceptible d'être remis en question à tout moment : techniques, doctrines sont soumises à un contrôle perpétuel, à des ajustements constants. Les sociétés tribales au contraire, respectueuses des traditions, sont soucieuses de stabilité. Dans un cadre moderne, les individus seront obligés de repenser et de repenser individuellement, et à plusieurs reprises, toutes les valeurs de civilisation sur lesquelles ils pouvaient espérer faire fond ; les cultes païens, l'Islam même, peuvent-ils conserver leur pouvoir ? Le christianisme est déjà influent dans les milieux urbains, et certains estiment que le climat y est favorable à son développement.

Un souci d'efficacité se répand. Que ce soit désir d'augmenter leur richesse, volonté de puissance, ou orgueil d'égaliser les vieux pays industrialisés, certains jeunes Etats vont s'efforcer de mettre rapidement en valeur leur territoire. La préoccupation d'utiliser la nature est nouvelle en Afrique. Le paysan noir, habituellement, a vis-à-vis de la terre une attitude de respect et de soumission : c'est une divinité dont il sollicite les bienfaits. Ailleurs, il lui dérobe ses richesses par une exploitation agricole insoucieuse de l'avenir, et comme furtive. L'homme n'exerce pas une domination véritable.

Avec l'industrie naît un esprit nouveau : maître de la création, l'homme entreprend de la remodeler à son gré. Le monde devient une chose ; non plus un dieu, ni une créature, ni un autel, mais une chose sur laquelle on veut agir. Au Soudan, au Cameroun, des Musulmans ont déclaré que l'insémination artificielle constituait à leurs yeux un véritable blasphème en action car elle permettait à l'homme d'intervenir dans la création divine : le caractère prométhéen de la civilisation industrielle va choquer brutalement les Africains. Pour être acceptée sans dommage, cette volonté d'utilisation devra pouvoir invoquer une métaphysique adaptée. Le christianisme y parvient en montrant que l'homme coopère à la création et à la rédemption. L'Islam et les religions païennes y réussiront-ils ?

Le souci d'efficacité risque de s'unir à une poussée de matérialisme. Il faudra que le peuple apprenne à juger la civilisation industrielle, à comprendre la grandeur de l'effort fait par chacun en vue d'un mieux-être collectif, mais aussi ses limites. Lutter contre la pauvreté est excellent ; se satisfaire d'un confort matériel serait mauvais. Si la modernisation devait aboutir à créer des peuples nantis et sans âme, elle aurait manqué son but.



Dès demain l'Afrique va être profondément transformée par l'industrie : bouleversement des cadres anciens, création de cadres nouveaux, tant pour la

vie sociale et matérielle que pour la vie de l'esprit. Sur chaque face du dyptique avantages et inconvénients sont prévisibles ; il faut s'en aviser pour y parer. L'éducation de la population doit être entreprise sans retard, à partir des éléments de sa culture traditionnelle et en tentant d'élaborer les synthèses nécessaires. Dans le domaine matériel, une décentralisation semble utile pour éviter les villes géantes, ainsi qu'une politique de petites industries seule susceptible d'assurer le plein emploi.

Il faut dépasser ce plan. Les problèmes posés à l'Afrique retrouvent souvent ceux qu'a connus l'Europe du XVIII^e et du XIX^e siècles. La nécessité d'une philosophie de l'âge industriel s'impose. Aucune construction ne pourra être entreprise, en matière politique notamment, tant qu'aucune justification profonde, aucune idée-force, n'aura été proposée. Les appétits d'ordre matériel ont leur importance ; ce sont toutefois des idéaux plus désintéressés et plus élevés qui émeuvent les peuples. Le nationalisme est un idéal de ce genre, mais son caractère limité et passionnel le rend suspect. Au contraire, tout ce qui fait appel à l'idée d'unité humaine rend un son véritablement authentique.

Un autre rayon d'espoir apparaît. Seul le christianisme semble capable d'apporter à la reconstruction de ces sociétés des éléments solides. Le sacré qu'il vénère n'a pas besoin de l'obscurité pour être majestueux ; il requiert non l'asservissement, mais le libre agenouillement ; la charité qu'il prêche est le seul idéal social digne d'hommes adultes. Penser une philosophie chrétienne du monde moderne est la tâche urgente de toutes les élites. En particulier, des élites africaines qui doivent y apporter des éléments originaux tirés de leur fond traditionnel.

J. BINET.

*Office de la Recherche
scientifique et technique outre-mer.*